

LES
VILMORIN

(1746-1899)

PHILIPPE-VICTOIRE LEVÉQUE DE VILMORIN (1746-1804)

PIERRE-PHILIPPE-ANDRÉ LEVÉQUE DE VILMORIN (1776-1862)

PIERRE-LOUIS-FRANÇOIS LEVÉQUE DE VILMORIN (1816-1860)

CHARLES-PHILIPPE-HENRY LEVÉQUE DE VILMORIN (1843-1899)

PAR

GUSTAVE HEUZÉ

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE L'AGRICULTURE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'AGRICULTURE DE FRANCE

PARIS

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE

26, RUE JACOB, 26

—
1899

LES VILMORIN

(1746-1899)

LA MAISON : AU COQ DE LA BONNE FOY.

Le commerce des graines a eu peu d'importance en France jusque vers le milieu du xvii^e siècle, la plupart des cultivateurs et des jardiniers récoltant eux-mêmes les graines dont ils avaient besoin.

Les jardins étaient peu florifères. La plupart offraient des dispositions qui rappelaient les dessins insérés dans les ouvrages publiés en 1639 et 1651 par Claude Mollet et Jacques Boyceau, jardiniers de Louis XIII, comme modèles à suivre dans la création de *parterres à broderies*, de *parterres gothiques* ou de *jardins bouquetiers*, suivant l'expression d'Olivier de Serres, parterres dans lesquels le *buis nain*, les arbrisseaux d'ornement *taillés en boule*, et les *boulingrins* jouaient un rôle très décoratif.

Ces parterres à broderies ou à compartiments se prêtaient très bien à la culture des tulipes, des jacinthes, des narcisses, des anémones, des renoncules, des auricules, etc., plantes à fleurs printanières qui avaient passionné un grand nombre d'horticulteurs.

D'ailleurs les plantes florales annuelles étaient alors peu nombreuses; et, suivant le *Manuel complet du jardi-*

nier, Paris, jusqu'à la fin du xvii^e siècle, ne posséda pas de fleuristes faisant le commerce de plantes étrangères. On avait pour guide, dans la culture des jardins, le livre de Pierre Morin intitulé : *Remarques sur la culture des fleurs* (1689) et l'ouvrage de Dargenville-Dezallier publié en 1733 sous le titre de *Théorie et pratique du jardinage*.

C'est lorsque les parterres à broderies firent successivement place aux *jardins français* et aux *jardins à l'anglaise*, que l'on comprit la nécessité d'abandonner un peu les plantes bulbeuses et les plantes vivaces, qui étaient à la mode et d'une culture facile, pour cultiver un plus grand nombre de fleurs annuelles et bisannuelles. L'introduction en France, vers 1733, de la reine-marguerite seconda heureusement cette innovation. On sait quel rôle cette plante joua dans la grande fête qui fut donnée à Louis XV en septembre 1772, dans les jardins de Trianon. Toutefois, à ce moment, on était loin de penser qu'il arriverait une époque où les jardins bien cultivés offriraient aux regards, depuis le printemps jusqu'en automne, une richesse continue de fleurs les plus variées et les plus brillantes, produites principalement par des plantes annuelles.

De nos jours, où la passion pour les jardins se développe de plus en plus chaque année, on veut avoir toujours des fleurs, quelque rigoureuse que soit la saison; il en faut pour toutes les fêtes, pour toutes les cérémonies; elles sont devenues le témoignage le plus touchant et le plus poétique de nos admirations, de nos joies et de nos douleurs!

Au nombre des quelques maisons qui secondèrent ce progrès et contribuèrent à propager les plantes légumières, florales et agricoles, introduites en France comme plus méritantes que celles qu'on y cultivait depuis des siècles, on distinguait celle qui avait pour

enseigne : *Au coq de la bonne foy*. Cet établissement appartenait à Jeanne Diffetot, veuve de Pierre Geoffroy mort le 2 juin 1728, dont la fille Claude Geoffroy fut reçue maîtresse marchande-grainière en mai 1743, et élevée à la dignité de jurée de la corporation en 1745. Claude Geoffroy épousa le 1^{er} mars 1745, « le noble homme Pierre d'Andrieux », très versé dans l'étude de la botanique, science, disait-on alors, qui enseigne la culture des plantes et qui, selon l'expression de Morin, fleuriste existant à Paris en 1658, est un art dépendant de l'agriculture.

Du mariage d'Andrieux et de Claude Geoffroy, naquit, le 30 mars 1756, Adélaïde d'Andrieux qui fut reçue maîtresse grainière le 13 juillet 1773¹ et épousa, le 14 juillet 1774, Philippe-Victoire-Levêque de Vilmorin, qui devint ainsi l'associé, et bientôt, en 1780, le seul propriétaire de la maison de graines qui devait acquérir une si grande renommée.

LES ORIGINES DE LA FAMILLE DE VILMORIN

La famille d'Andrieux était ancienne. Un de ses ancêtres, Félix d'Andrieux, se maria à Saint-Germain-l'Auxerrois, en 1631, à Pérette Chastinier.

La famille de Vilmorin est une des plus anciennes de Lorraine: on peut citer un acte d'acquet rédigé le 24 février 1633 en faveur de *Charles Levesque de Vilmorin*, escuyer, seigneur de Vilmorien et de Woyles-Landrecourt, et de Jeanne de Corpel ou Corpet, son épouse, fille d'un prévôt de Souilly. Charles mourut capitaine au régiment de Tournay².

(1) Les jurandes cessèrent d'exister en 1776.

(2) C'est en 1648 qu'a eu lieu la réunion du Verdunois à la France.

Charles et sa femme ont assisté, le 26 mars 1659, au mariage de leur fils *Charles* avec Madeleine de Saillet, fille de Jacques de Saillet, escuyer, seigneur de Souhesne-la-Petite, et de Claude de Simon qui descendait par les femmes des *Vilmorin* habitant le Clermontois.

Jacques Levesque de Vilmorin, fils du précédent, épousa en 1743 Elisabeth Jeantin. En 1747, il adressa une supplique au duc de Lorraine pour qu'il lui fût possible de disposer de la part qu'il possédait dans le finage de Landrecourt. Cette autorisation fut accordée, et Jacques de Vilmorin vendit cette part pour 2.750 livres.

Nicolas, frère de Jacques, né en 1667, épousa Marie Jacques, qui lui donna neuf enfants.

Le fils aîné de Nicolas, *Jacques Levêque de Vilmorin*, né le 10 août 1702, petit-fils de Charles de Vilmorin et de Madeleine de Saillet, épousa Élisabeth Monet ou Maudet, née le 6 août 1705 et dont le père était greffier de Consenvoye. Il était laboureur¹ et habitait Landrecourt; il est mort le 15 septembre 1759. Il eut dix enfants. Quatre de ses fils sont morts dans un âge peu avancé.

Marie-Anne, la fille aînée de Jacques de Vilmorin, née le 20 avril 1739, épousa, le 24 juillet 1764, Jean de Blaise, dont la fille Anne-Victoire, née le 3 mars 1767, eut pour parrain son oncle Philippe-Victoire et fut mariée en 1799 à Antoine Gillant.

Marie-Pierre, la seconde fille de Jacques, née le 28 avril 1741 et décédée en 1820, épousa, le 7 novembre 1769, le comte *Jean-Nicolas d'Ambly*. De ce mariage naquit en 1777, Marie-Suzanne d'Ambly² qui épousa

(1) A cette époque, les agriculteurs étaient désignés sous le nom de *laboureurs*. Nicolas Levêque de Vilmorin, frère de Jacques de Vilmorin, était aussi laboureur à Jubécourt.

(2) Il n'existe aucun descendant portant le nom d'Ambly. Les Peschard d'Ambly, de Levoncourt, n'ont aucun rapport avec les d'Ambly-Vilmorin, du Verdunois.

en 1803 Gabriel Tiercy, dont une des filles, Angélique-Henriette, a épousé Didier Gillant. C'est de cette dernière union que naquit le savant historiographe l'abbé A. Gillant¹.

Anne-Marie épousa Henry Tollard en 1769; *Anne* mourut jeune.

Maurice-Nicolas, le cinquième enfant de Jacques de Vilmorin, né le 22 septembre 1737 et décédé en 1810, se maria à Élisabeth Henrionnet; il eut cinq enfants: *Jean-Nicolas* devint lieutenant de gendarmerie; sa fille mourut religieuse en 1868; *Jean-Jacques* fut la souche des *Vilmorin* (d'Azannes), de laquelle descend M. de Vilmorin, agent-voyer en chef à Verdun; *Marie-Barbe* épousa Bohin, de Senoncourt; *Élisabeth* fut mariée à Udroy, officier de cavalerie; *Marguerite* épousa Christophe Renaux.

Enfin, c'est le dernier enfant de Jacques de Vilmorin, *Philippe-Victoire*, né en 1746, qui devint la souche des *Vilmorin-Andrieux*.

Pendant le xvii^e siècle, la famille de Vilmorin fut une famille de lieutenants, de capitaines; mais, durant le xviii^e siècle et surtout à partir de 1766, époque de l'annexion du duché de Lorraine à la France, elle devint une famille de cultivateurs.

Pendant longtemps dans le Verdunois on a écrit: *Vilmorien*, *Villemorien* ou *Vilmorin*, puis *Levesque*, *Levecque* ou *Levêque*. Les familles de Vilmorin et de d'Ambly n'ont jamais pris le titre de seigneurs de Landrecourt, mais seulement celui de seigneurs de Woy-les-Landrecourt. Le nom de *Levêque* a disparu peu à peu dans les actes rédigés à Jubécourt pendant le xviii^e siècle. Le nom seul de Vilmorin y est inscrit.

(1) L'abbé Gillant, auquel je dois d'intéressants documents généalogiques meusiens, descend donc des Vilmorin par les femmes.

L'habitation que les Vilmorin possédaient à Landrecourt porte le nom de *Léveché*; elle comprend deux logis : l'un appartient à M. Renaux, petit-fils de Marguerite précitée; l'autre à la famille Gillant.

La plupart des Vilmorin qui habitent le département de la Meuse descendent de Jacques et de Maurice-Nicolas de Vilmorin.

Les diverses branches des Vilmorin sont désignées sous les noms de *Vilmorin* (de Jubécourt), *Vilmorin* (d'Azannes), *Vilmorin* (de Landrecourt).

C'est *Nicolas*, le frère de Jacques, qui devint le chef de la branche des *Vilmorin* (de Jubécourt); il était maire à la haute justice de Jubécourt. C'est en 1725 qu'il quitta Landrecourt, où il était né.

Une autre branche des Levêque de Vilmorin existe à Brocourt. Une des descendantes de cette famille a épousé, en 1855, le comte Paul Le Merle de Beaufond.

VICTOIRE LEVÊQUE DE VILMORIN

Philippe-Victoire Levêque de Vilmorin, le dixième fils de Jacques-Levêque de Vilmorin, laboureur, né à Landrecourt le 22 septembre 1746, avait à peine treize ans lorsqu'il devint orphelin. Après la mort de son père, protégé par son parrain, messire Philippe Dessoffy de Cserneck, capitaine au régiment de Linden, et par sa marraine, M^{lle} Victoire Claussin, fille d'un conseiller assesseur au bailliage royal d'Étain, il vint à Paris compléter ses études. Plus tard, il s'adonna avec ardeur à l'étude de la botanique et de la médecine. Pendant ses études, il eut l'occasion de se lier d'amitié avec Pierre d'Andrieux, grainier et botaniste du roi Louis XV, qui habitait le quai de la Mégisserie, autrefois dit *de la Ferraille*.



PHILIPPE-VICTOIRE LEVÊQUE DE VILMORIN

22 septembre 1746 — 6 mars 1804

D'Andrieux ayant été à même d'apprécier l'excellent caractère, la haute intelligence et le profond savoir du jeune de Vilmorin, l'associa à ses études et à son commerce de graines, et il lui donna la main de sa fille Adélaïde, le 14 juillet 1774.

A partir de 1775, année pendant laquelle Victoire L. de Vilmorin, au dire de Parmentier, introduisit en France la *betterave champêtre*, la maison de commerce prit le nom d'*Andrieux et Vilmorin*.

A la mort d'Andrieux survenue en 1779, Philippe-Victoire Levêque de Vilmorin resta seul possesseur de la maison, et celle-ci prit, le 1^{er} juillet 1780, le nom de *Vilmorin-Andrieux*, qu'elle porte actuellement. Cette maison, de 1747 à 1793, eut pour enseigne : *Au roi des oiseaux*; pendant la Révolution, son enseigne fut : *A l'oiseau national*.

Dès avant 1774, la maison avait commencé à publier avec la collaboration de Duchesne, professeur d'histoire naturelle, des catalogues raisonnés de graines, de plantes et d'arbres¹. Ces catalogues, les premiers de ce genre qu'on vit en France, sont intéressants à consulter. Celui que la maison *Andrieux et Vilmorin* publia en 1778 comprend 148 pages in-12; les noms des plantes et des arbres y figurent en français et en latin. On y compte 184 plantes légumières, 24 plantes aromatiques, 148 plantes florales avec leurs variétés, 200 arbres fruitiers, 152 arbres et arbrisseaux d'ornement de pleine terre, 34 arbres d'orangerie et la nomenclature de toutes les semences utilisées en médecine. Ce petit volume renferme, en outre, des notions : sur la culture des plantes fourragères et des plantes industrielles

(1) *Le Jardin des curieux* ou Catalogue des plantes les plus belles à cultiver dans les jardins, avec les noms latins et français, par Hérissant, n'a été publié qu'en 1771.

qui, à cette époque, n'étaient pas encore très répandues ; sur le chaulage des semences de blé ; sur la confection des couches nécessaires pour la culture des primeurs.

Les détails contenus dans les catalogues publiés par la maison, de 1780 à 1804, autorisent à dire que Philippe-Victoire Levêque de Vilmorin a été, en France, le véritable créateur du commerce scientifique des graines potagères, agricoles et forestières. Par ses cultures expérimentales, ses écrits, son activité, son intelligence et ses nombreuses relations commerciales, il a beaucoup contribué à répandre dans les classes aisées le goût du jardinage et de l'agriculture. L'importance croissante de ses affaires, ses relations avec l'étranger, facilitées par la connaissance de l'allemand et de l'anglais, lui permirent d'introduire et de propager en France un grand nombre de plantes utiles, dont les noms sont inscrits en tête du *Bon Jardinier*, ouvrage réimprimé, chaque année, depuis 1755 et dans lequel la maison Vilmorin-Andrieux a toujours fait connaître les plantes nouvelles qu'elle met au commerce¹.

Dans ses recherches expérimentales, Philippe-Victoire Levêque de Vilmorin a constaté que la transmigration des graines du nord au midi est plus avantageuse que celle du midi au nord.

En 1779, grâce à ses relations amicales avec le botaniste voyageur André Michaux, qui venait d'explorer l'Amérique septentrionale, et avec l'appui de l'illustre Malesherbes² qui l'honorait d'une grande estime, il eut la satisfaction de propager en France de nombreux arbres exotiques : tulipier, chênes d'Amérique, cyprés de la Louisiane, etc.

(1) Les nouveautés mentionnées dans les éditions de 1755 à 1778 ont été publiées par d'Andrieux.

(2) Lamoignon de Malesherbes appartenait à la Société nationale d'agriculture de France.

Enfin il vulgarisa les bonnes plantes cultivées dans les environs de Paris, et celles dont la culture était le partage presque exclusif de quelques cantons dans l'Anjou, la Provence, le Languedoc, etc.

Philippe-Victoire Levêque de Vilmorin était studieux, éclairé, bienfaisant et sensible aux malheurs d'autrui. En 1788, le 13 juillet, la grêle fut une calamité publique dans les environs de Paris, où elle dévasta une grande partie des cultures. Ph.-V. de Vilmorin distribua gratuitement des graines et des pommes de terre aux cultivateurs les plus maltraités. Ces dons lui valurent une médaille de la Société nationale d'agriculture. Le gouvernement, reconnaissant que ses dons généreux étaient insuffisants à dissiper les vives préoccupations des cultivateurs, le chargea de faire venir des graines de l'étranger, et de les distribuer comme il l'avait fait pour son propre compte.

Philippe-Victoire de Vilmorin fit partie, avec Parmentier, Cels, etc., du *Comité d'agriculture et des arts*, institué par la loi du 22 germinal an III. On lui doit un grand nombre de notices sur la culture des navets, du trèfle violet, du colza, du pavot œillette, etc.

En 1793, il fit de vains efforts pour que l'on conservât la célèbre *pépinière des Chartreux*, qui occupait 38 hectares.

Les arbres et arbrisseaux d'ornement et les arbres fruitiers, que la maison de commerce livrait à ses correspondants, étaient multipliés dans une pépinière qu'elle possédait à la barrière Saint-Jacques, et qui était dirigée par un habile horticulteur.

Possédant une certaine aisance, Victoire de Vilmorin eut la douce satisfaction de pouvoir venir en aide à sa famille, d'assurer l'avenir de ses neveux, et de secourir souvent des jardiniers malheureux. En 1794, année désastreuse pour beaucoup de familles, il fut le

bienfaiteur de sa section et le consolateur de Grâce, l'un des rédacteurs du *Bon Jardinier*, et de Christophe Hervy, l'ancien chef de la pépinière des Chartreux, que la Révolution avait ruinés.

Ce savant, qui fut aussi un vrai philanthrope, mourut à l'âge de cinquante-huit ans, le 6 mars 1804. Suivant son désir, il fut inhumé dans le beau jardin qu'il possédait rue de Reully, au milieu des fleurs qui lui avaient procuré de si douces satisfactions.

Philippe-Victoire de Vilmorin était correspondant de l'Académie des sciences.

ANDRÉ LEVÊQUE DE VILMORIN

A la mort de Philippe-Victoire de Vilmorin, son fils, *Pierre-Philippe-André*, né le 30 novembre 1776, et l'aîné de cinq enfants, lui succéda dans la direction de la maison de commerce. André avait fait d'excellentes études au collège de Pont-le-Voy (Loir-et-Cher), mais c'est à Paris qu'il étudia les sciences naturelles et qu'il apprit l'anglais et l'allemand.

Les voyages que fit en Angleterre Philippe-André Levêque de Vilmorin en 1810, 1814 et 1816, lui permirent de s'initier aux progrès accomplis alors dans ce pays par l'horticulture et l'agriculture, et de publier un grand nombre de notices très intéressantes sur les végétaux qu'il avait étudiés, ou importés et expérimentés.

Ayant été vivement frappé des observations de J. Sinclair à Woburn, sur les graminées propres à créer des prairies naturelles, il comprit les avantages incontestables que présentait l'association de ces plantes, quand elles ont été cultivées isolément, sur les mélanges



PIERRE-PHILIPPE-ANDRÉ LEVÊQUE DE VILMORIN

30 novembre 1776 — 21 mars 1862

de graines provenant des *fonds de greniers* qu'on utilisait alors dans la création des prairies et des pâturages.

Philippe-André fut le collaborateur de Parmentier, de Thouin, d'Yvart, de Bosc, de Poiteau, de Leclerc-Thouin, etc. Avec le temps et à l'aide de ses nombreuses relations, il parvint à former de très intéressantes collections de céréales, de plantes légumières, de plantes florales, etc. C'est lui qui fut chargé d'annoter la partie horticole du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, réimprimé dans le format in-4° par les soins de la Société nationale d'agriculture de France.

Les notices qu'il a écrites de 1803 à 1835 sur les plantes légumières, les végétaux agricoles et forestiers, sont intéressantes à étudier, parce qu'il était doué d'un esprit éminemment pratique. En 1814, la Société d'horticulture de Londres lui décerna sa grande médaille pour les nombreuses et intéressantes communications qu'il lui avait adressées.

C'est en 1815, époque à laquelle l'extension de ses affaires commerciales ne lui permettait pas toujours d'être à la fois négociant et expérimentateur, que Philippe-André s'associa quelques collaborateurs dévoués et intelligents, et que la maison fut désignée sous le nom de *Vilmorin-Andrieux et C^o*, dénomination qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. Cette décision eut d'heureuses conséquences; elle lui procura le temps qui lui était nécessaire pour poursuivre avec succès ses études scientifiques agricoles et forestières.

On sait que le *pin de Riga* était regardé par la marine comme celui qui avait le plus de valeur à cause de sa légèreté, de sa flexibilité et de sa ténacité. Pour arriver à produire en France un pin de mâture qui eût les mêmes qualités, André de Vilmorin s'est livré, dans le Gâtinais, à de nombreux essais de culture comparative entre les pins de Riga, de Laricio, d'Autriche,

de Calabre, de Tauride, etc.. Ces cultures, connues sous le nom d'*Ecole forestière des Barres*, ont acquis une grande importance et elles constituent de nos jours un *arboretum* d'études très précieuses.

Pierre-Philippe-André Levêque de Vilmorin était correspondant de l'Académie des sciences; il mourut le 21 mars 1862, à l'âge de quatre-vingt-six ans, aux Barres, au milieu de ses belles plantations forestières.

LOUIS LEVÊQUE DE VILMORIN

Le 1^{er} juillet 1843, André de Vilmorin avait cédé la maison de commerce à son fils aîné, *Pierre-Louis-François Levêque de Vilmorin*, né le 18 avril 1816.

Très versé dans la physiologie végétale et la chimie, Louis de Vilmorin continua avec une ardeur juvénile, malgré une infirmité qui rendait sa démarche lente et parfois pénible, les intéressantes études expérimentales entreprises par son père.

Le caractère tout à fait spécial de ses travaux est la recherche des moyens les plus propres à développer dans les végétaux les qualités les plus précieuses, et à en assurer la transmission par l'hérédité. C'est la théorie de la sélection appliquée avec intelligence et méthode à chaque cas particulier. Par cette question de l'atavisme dans les végétaux, il touchait à ce qu'il y a de plus élevé et de plus philosophique dans la science, mais il ne s'attardait pas plus qu'il ne convenait aux spéculations purement doctrinaires et scientifiques; c'était, avant tout, un praticien pour qui une théorie ne valait que par les applications immédiates qu'il en pouvait faire.

On peut dire que les recherches auxquelles se livrait



PIERRE-LOUIS-FRANÇOIS LEVÊQUE DE VILMORIN

18 avril 1816 — 21 mars 1860

Louis de Vilmorin étaient de deux sortes : les unes s'appliquaient aux graines venues de tous les pays du globe, qui étaient semées et observées, pour permettre ensuite un examen comparatif des plantes qui en étaient issues, et une sélection de celles qui paraissaient les plus intéressantes ; les autres recherches s'appliquaient à la fixation, dans les végétaux, de qualités particulières, qui n'étaient jugées acquises et définitives que si elles se maintenaient après six ou sept générations successives.

Nombreuses sont les plantes sur lesquelles Louis de Vilmorin a porté ses investigations : sans parler du colza, de l'ajonc, des pommes de terre, des carottes fourragères, et de bien d'autres, nous devons une mention particulière aux blés et à la betterave à sucre.

Après dix ans d'études et d'observations minutieuses, Louis de Vilmorin publia, en 1850, un *Catalogue synonymique des froments*, qui est devenu classique.

On doit aussi à ce savant chercheur l'amélioration de la *betterave blanche à sucre de Silésie*, qui a beaucoup contribué aux progrès de l'industrie sucrière indigène. Après des études incessantes et suivies pendant près de dix années, il est parvenu à obtenir des racines contenant 18 0/0 de sucre au lieu de 10 à 12 0/0. C'est en choisissant les racines porte-graines, après les avoir analysées, qu'il a pu créer la variété appelée *betterave blanche à sucre améliorée Vilmorin*.

Louis Levêque de Vilmorin, d'une bonté exemplaire, était entouré de toutes les sympathies et ne comptait que des amis ; il a terminé sa carrière le 24 mars 1860, c'est-à-dire deux ans avant son père. Sa mort prématurée a été une grande perte pour l'agriculture.

HENRY LEVÊQUE DE VILMORIN

Après le décès de Louis de Vilmorin, sa veuve, née Elisa Bailly, prit la direction de la maison jusqu'en 1866, époque où elle y associa son fils aîné *Charles-Philippe-Henry*.

Charles-Philippe-Henry Levêque de Vilmorin, né le 26 février 1843, d'abord associé de sa mère en 1866, devint sept ans plus tard, le 21 juin 1873, le chef de la maison, dont il conserva la direction jusqu'à sa mort, survenue inopinément le 23 août 1899.

Henry de Vilmorin avait épousé en 1869 M^{lle} Darblay, fille d'un propriétaire agriculteur bien connu dans l'Orléanais, M. Paul Darblay.

Henry de Vilmorin n'a cessé, pendant vingt-cinq ans, de continuer les cultures expérimentales commencées par son père et son grand-père sur les céréales, les pommes de terre, les racines alimentaires et industrielles, etc. On lui doit divers ouvrages de haute valeur à la fois scientifique et pratique. Tous ces ouvrages sont le résultat de l'étude attentive des remarquables collections des plantes diverses qui sont cultivées dans ses champs d'expériences, et qui font depuis si longtemps l'admiration de tous les visiteurs de nos grands concours agricoles et horticoles.

La fécondation artificielle est devenue une science féconde dans ses résultats entre les mains d'Henry de Vilmorin.

De ses études sur les semis, la sélection, le croisement et la culture des blés, est sorti son beau livre *Les meilleurs blés*; et diverses variétés nouvelles de froments, obtenues par l'hybridation, ont rendu son nom populaire dans nos campagnes.



CHARLES-PHILIPPE-HENRY LEVÊQUE DE VILMORIN

26 février 1843 — 23 août 1899

Henry de Vilmorin continua les travaux entrepris par son père sur les pommes de terre, et la seconde édition qu'il publia, en 1886, du *Catalogue méthodique et synonymique des principales variétés de pommes de terre*, contient plus de 200 variétés nouvelles. En même temps, il poursuivait ses recherches sur l'amélioration de la betterave à sucre.

Pour donner une idée de l'œuvre agricole d'Henry de Vilmorin, il nous faudrait citer tous les discours qu'il a prononcés, toutes les conférences qu'il a faites dans les occasions si diverses où l'on faisait appel à son concours. Son œuvre horticole ne fut pas moins considérable. Il savait la part que ses ancêtres avaient prise à la fondation et à la mise au courant du *Bon Jardinier*, et il tint à honneur, jusqu'à la fin de sa vie, d'y apporter sa collaboration annuelle. Il avait refait complètement, il y a cinq ou six ans, toute la partie de la culture potagère, et, chaque année, il rédigeait pour cette publication tout ce qui concerne les légumes nouveaux. Mais les deux publications qui ont certainement fait faire le plus de progrès à l'horticulture sont les deux beaux livres : *Les fleurs de pleine terre* et les *Plantes potagères*, qui restent les traités classiques de culture potagère et de floriculture.

Henry de Vilmorin était premier vice-président de la Société nationale d'horticulture de France et vice-secrétaire de la Société nationale d'agriculture. Très versé dans la connaissance des langues étrangères, il pouvait avec fruit voyager en Angleterre, en Allemagne, en Italie, aux États-Unis, en Égypte, etc., et prendre part aux réunions horticolas et agricoles organisées dans ces contrées. Les conférences qu'il fit à l'occasion des Congrès et des expositions universelles furent toujours très applaudies.

Chercheur infatigable, doué d'une vive intelligence,

d'une volonté persévérante, d'un jugement droit et sûr, d'une activité remarquable, il avait pour ambition d'augmenter toujours la prospérité des jardins et des champs. D'une bienveillance extrême, ayant un cœur d'or, une âme charitable¹, empressé à venir en aide à ceux qui rencontrent des obstacles dans leur existence, il était très aimé à Verrières où il était maire, et dans toutes les sociétés auxquelles il appartenait. On se plaisait à l'entendre, parce que sa parole toujours instructive était pleine de douceur, de franchise et de clarté. Sa mort subite et prématurée — il avait cinquante-six ans — a causé une émotion douloureuse à tous ceux qui l'avaient connu. On me permettra d'ajouter qu'elle a été pour moi, au déclin de ma vie, la perte irréparable d'une affection qui m'avait été chère entre toutes. En publiant ces lignes, c'est comme un tribut de reconnaissance que je paie à sa mémoire!

Depuis Philippe-Victoire L. de Vilmorin, les aînés de chaque génération, *André*, *Louis* et *Henry* se sont succédé sans interruption, depuis 1804, dans la direction des études agronomiques et des affaires commerciales de la maison Vilmorin-Andrieux. Les autres fils ont été presque tous soldats ou marins. *Auguste de Vilmorin*, le frère de Philippe-André, après une carrière poursuivie presque tout entière en Algérie, devint général de division; *Charles*, frère de Louis de Vilmorin, fut marin, et son fils devint officier.

Mais en présence du développement considérable des affaires de la maison de commerce, Louis de Vil-

(1) Les habitants de Landrecourt (Meuse) ont inscrit son nom parmi les bienfaiteurs de leur église.

morin désira que ses trois fils y fussent occupés. Malheureusement ce vœu ne devait pas se réaliser pour le jeune *Philippe* qui fut tué à la bataille du Mans le 11 janvier 1874.

Après la mort de M^{me} Louis de Vilmorin, alors que son fils aîné Henry était déjà depuis six ans à la tête des affaires, son second fils *Maurice* prit à son tour, avec la responsabilité d'un co-proprétaire, la direction des services intérieurs, Henry conservant la direction générale, et plus particulièrement la direction des études agricoles et horticoles et des cultures d'expériences et d'améliorations.

A ces études générales, Henry de Vilmorin avait initié de bonne heure son fils aîné *Philippe*, qui a pris, depuis la mort de son père, la direction de la maison de commerce, avec le concours de son oncle *Maurice*.

Né en 1872, à Verrières-le-Buisson, *Joseph-Marie-Philippe Levêque de Vilmorin*, le nouveau directeur de la maison Vilmorin-Andrieux et C^{ie} est donc aujourd'hui âgé de vingt-sept ans. Destiné dès son enfance à recueillir la succession qui vient de lui arriver, trop tôt, hélas ! si l'on songe au déchirement de son cœur, il a reçu une instruction qui n'a été pour ainsi dire qu'une longue préparation aux fonctions qu'il remplit aujourd'hui.

Après de fortes études classiques, commencées en France et terminées en Angleterre, il passa brillamment, en 1895, sa licence ès sciences naturelles à la Faculté des sciences de Paris. Entré dans la maison de commerce dès 1894, il devint, en 1897, l'associé de son père, qui l'avait depuis longtemps intéressé à ses travaux personnels et à ses expériences, et qui avait tenu depuis près de dix ans à l'avoir pour collaborateur dans

ses voyages d'études à l'étranger, notamment en Amérique.

Philippe L. de Vilmorin était donc préparé de longue date à bien remplir ses nouvelles et importantes fonctions. Justement fier du nom qu'il porte, il saura en continuer la bonne renommée, fidèle aux traditions que lui auront léguées « les Vilmorin » dont nous venons de raconter sommairement l'histoire.

LA MAISON VILMORIN-ANDRIEUX

La maison de commerce, à toutes les époques, a possédé un jardin destiné à vérifier la faculté germinative des graines et à étudier les plantes nouvelles. Il y a un siècle, son jardin expérimental était situé rue de Reuilly, mais, par suite des expropriations faites en 1834 pour créer le boulevard Mazas, on le reporta rue de l'Orillon, dans le faubourg du Temple. Après la création du chemin de fer de Vincennes, communiquant au chemin de fer de ceinture, il fut rétabli, en 1850, rue de Reuilly, sur un vaste terrain où furent construits tous les magasins nécessaires pour l'épuration et la conservation des graines, et leurs expéditions.

En 1815, Philippe-André avait acheté un domaine à Verrières-le-Buisson, près Paris, dans le but de donner plus d'extension à ses essais de graines et à ses cultures expérimentales et scientifiques. Le parc de cette habitation renferme de beaux arbres exotiques.

En 1817, il s'était rendu acquéreur du domaine des Barres, près Nogent-sur-Vernisson (Loiret), propriété de 400 hectares, sur laquelle il commença l'année suivante des plantations forestières, dont nous avons parlé plus haut, et qu'il ne cessa d'augmenter et de

compléter jusqu'à sa mort. Cette grande *école forestière*, qui compte aujourd'hui soixante-dix-huit années d'existence, est unique en Europe; elle comprend la plupart des essences forestières rustiques de l'Europe, de l'Asie et des États-Unis; elle occupe 76 hectares, et possède 500 lots d'essences diverses.

L'utilité de cet *Arboretum* était si bien reconnue que l'État en a fait l'acquisition pour y installer une *école de gardes* et un *musée forestier*. C'était d'ailleurs le désir du fondateur, Philippe-André de Vilmorin, qui avait souhaité que l'École forestière créée par lui, fût continuée par l'État.

Le domaine des Barres, outre l'école forestière, comprenait une véritable ferme expérimentale. C'est sur cette exploitation que Philippe-André Levêque de Vilmorin fit de nombreux essais comparatifs de plantes fourragères et de céréales, et qu'il cultiva sur une étendue importante, avant de les recommander aux agriculteurs, les nouvelles espèces ou variétés que ses études lui avaient permis d'obtenir et qu'il regardait comme très méritantes. C'est en 1853 que fut mise au commerce la *betterave jaune ovoïde des Barres*, qui avait été pendant plusieurs années étudiée aux Barres.

Le grand développement que prit vers 1850 le commerce des graines horticoles et agricoles conduisit d'abord Louis de Vilmorin, et plus tard Henry de Vilmorin, à compléter les bâtiments du jardin de Reuilly, puis ceux de Verrières, et à construire ensuite les magasins qui sont situés à Massy-Palaiseau, près du chemin de fer de grande Ceinture. Toutes ces constructions sont très vastes et très bien disposées; elles sont intéressantes à visiter.

Le laboratoire construit à Verrières en 1890, pour les études de chimie, de physiologie et de biologie végétales, est vaste, bien éclairé et parfaitement agencé.

De nombreuses plantes florales sont cultivées annuellement avec un art remarquable dans les jardins de Reuilly et dans les champs de Verrières et de Massy. Ces cultures sont de véritables *écoles de floriculture*.

Mais ces importantes cultures expérimentales sont toutes situées sous le climat de Paris, qui ne permet pas de laisser en pleine terre les plantes qui demandent une température moyenne assez élevée pour végéter, fleurir et fructifier. Dans le but de pouvoir continuer ses études sur les végétaux appartenant à l'Europe méridionale et de donner le plus d'extension possible à ses affaires commerciales, Henry L. de Vilmorin s'est rendu acquéreur d'une propriété située à Empel, cap d'Antibes et Golfe-Juan (Alpes-Maritimes). Les magnifiques cultures de ce domaine, exploité depuis plusieurs années, font l'admiration de tous les visiteurs.

Les nombreuses expériences faites de tous temps par les Vilmorin ont donné lieu à d'intéressants rapports et à des mémoires très instructifs¹ : elles ont toutes ce caractère d'être à la fois scientifiques et pratiques.

Pendant longtemps la maison Vilmorin-Andrieux a compris au nombre de ses affaires commerciales les plantes vivaces, les plants d'arbres et arbustes d'ornement et les arbres fruitiers. En raison du développement considérable que prit le commerce des graines² et de l'extension qu'on donna aux pépinières dans les envi-

(1) Les nombreux mémoires, notices et instructions rédigés par les Vilmorin depuis 1780, ont été publiés dans les *Mémoires* et le *Bulletin des séances de la Société nationale d'agriculture*, dans la *Feuille du Cultivateur*, les *Annales de l'agriculture*, la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, le *Cultivateur*, le *Bulletin Férussac*, le *Journal d'agriculture pratique*, la *Revue horticole*, les *Annales de la Société nationale d'horticulture* et le *Bulletin de la Société d'acclimatation*.

(2) Le nombre des employés que possède la maison de commerce à Paris et dans ses annexes dépasse 550. Ce chiffre ne comprend pas les journaliers qui sont occupés à la culture des plantes et à la récolte des graines.

rons de Paris, elle cessa de s'occuper des végétaux ligneux pour donner plus d'importance aux plantes florales de pleine terre, comme les dahlias, les cannas, les bégonias, les glaïeuls, les chrysanthèmes, etc.

Il résulte de l'esquisse qui précède que la maison Vilmorin-Andrieux compte cent cinquante-cinq années d'existence : elle a été connue, de 1745 à 1774, sous le nom d'*Andrieux*; de 1775 à 1779, sous celui d'*Andrieux et Vilmorin*; à partir de 1780, sous celui de *Vilmorin-Andrieux*, et enfin depuis 1815 sous celui de *Vilmorin-Andrieux et C^{ie}*; mais la maison de commerce existait déjà en 1727, il y a cent soixante-douze ans, sous le nom de *Geoffroy*.

C'est la famille de Vilmorin qui a porté le commerce des graines à un véritable degré de perfection. C'est elle qui a introduit dans les jardins, les champs et les forêts le plus grand nombre de végétaux utiles, obtenus à l'aide de cultures expérimentales, ou importés en France de pays lointains. En consultant le *Bon Jardinier* depuis son origine jusqu'à nos jours, on constate que les Vilmorin ont propagé plus de 450 espèces ou variétés véritablement utiles; et nos marchés aux fleurs doivent à la maison Vilmorin une bonne part de leur éclat et de leur prospérité.

La France, par suite de son climat, est très favorable à la production des semences horticoles et agricoles. Les graines que la maison Vilmorin-Andrieux livre au commerce sont récoltées pour la plupart par des cultivateurs choisis parmi les plus intelligents, sous la surveillance d'inspecteurs connaissant bien les espèces ou les variétés dont ils doivent surveiller la végétation, la floraison et la récolte.

Les affaires de la maison Vilmorin-Andrieux ont pris une extension considérable. C'est en voyant les

semences déposées dans ses vastes et nombreux magasins, c'est en étant témoin des manipulations exécutées pour nettoyer les graines et séparer celles qui ne sont pas arrivées à parfaite maturité, qu'on peut se rendre compte de la quantité énorme de graines de betterave, de trèfle, de luzerne, de ray-grass, de radis, d'ognon, de carotte, etc., etc., que la maison livre chaque année à l'agriculture et l'horticulture. Loudon a dit juste, en 1831, dans le *Gardener's Magazine*, quand il a proclamé que la maison Vilmorin-Andrieux était, dans son genre, la première du monde!

Les Vilmorin qui se sont succédé depuis 1780 ont tous été membres de la Société nationale d'agriculture de France, et de l'ordre national de la Légion d'honneur.

Par leurs travaux, par les services qu'ils ont rendus à l'horticulture, à l'agriculture et à la culture forestière, ils ont droit à l'estime générale, à la reconnaissance publique, car, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, quiconque propage une plante ou un arbre utile est un des bienfaiteurs de son pays!

